

Serons-nous donc sans courage, seulement quand il s'agira de notre âme et de notre éternité ?

2^o.—Voyageuse ici-bas, notre âme est condamnée à l'exil : le ciel est sa patrie, dont elle est éloignée.—Dieu est son père, et, loin de sa présence sensible, elle traîne une vie d'épreuve.—Captive dans la prison de son corps, elle aspire à l'infini, et ne peut briser les liens qui l'attachent à cette terre.—La laisserons-nous sans consolation ?

Exilés sur les rives de l'Euphrate, les Israélites pleuraient au souvenir de leur chère patrie, et ce souvenir et ces larmes adouciaient pour eux l'ennui de l'exil. La pensée de Jérusalem les mettait en garde contre la corruption de Babylone et la séduction de ses fêtes. *Comment chanter et nous réjouir sur une terre étrangère ?* demandaient ces fidèles Israélites : *O Sion, quand nous sera-t-il donné de revoir tes parvis, de chanter dans ton temple les cantiques saints ? Jérusalem ! si jamais je t'oublie, que ma main droite soit oubliée, que ma langue glacée s'attache à mon palais !* Voilà les sentiments d'un véritable chrétien ; sont-ce les nôtres ? Regardons-nous cette terre comme une terre d'exil ? Dieu est-il le sujet habituel de nos pensées ? Le ciel est-il l'objet de nos désirs les plus ardents ?

Avec la pensée du ciel, l'âme demande les consolations de la prière. "La prière est comme un pont jeté sur l'abîme du temps, et qui joint la terre au ciel ;" par elles s'établissent, entre l'âme et son Dieu, de douces communications ; l'âme envoie au cœur de Dieu des soupirs et des adorations, Dieu envoie à l'âme des grâces et des lumières. Admirable échange, dans lequel l'âme semble se dépouiller des misères et des souffrances de l'exil, pour jouir par avance, des richesses et des douceurs de la patrie ! Comment satisfaisons-nous à ce besoin de notre âme ? Pouvons-nous dire que nous l'aimons, nous qui ne prions pas ou qui prions si peu ?

(La troisième considération au prochain numéro.)